



JOURNAL HUMORISTIQUE

ABONNEMENT — UN AN, 50 Centins

H. BERTHELOT, Redacteur

BUREAU : 1786 RUE STE-CATHERINE
Entre les Rues Sanguinet et Ste-Elisabeth

Le Conte de Monto-Christin

Pauvre Roman
Pour la Classe Pauvre
Par un Pauvre Auteur.

CHAPITRE VI

AMUSEMENTS GRATUITS

Le lendemain matin Monto-Christin sortait de l'Hôpital Notre-Dame souffrant encore un peu des coups qu'il avait reçus la veille.

En s'acheminant vers le Petit Nord sa première pensée fut de se voir dans une glace afin de constater si sa figure était bien ravagée.

Il s'arrêta devant l'étalage d'un magasin de nouveautés et se mira dans la vitre polie.

Le malheureux eut un tressaillement.

Il ne se reconnaissait pas.

Sa face avait changé de teint.

Il resta rêveur pendant quelques secondes, et finit par raisonner sa situation.

Il était survenu quelque chose d'insolite dans sa vie.

Pourquoi ce changement dans la couleur de sa peau.

Il ne tarda pas à trouver l'explication de ce mystère.

Avant de se coucher dans les draps blancs de l'hôpital il s'était baigné sur l'ordre des infirmières.

Depuis cinq ou six ans Monto-Christin ne s'était jamais débarbouillé le visage.

En s'examinant de plus près dans la vitre il s'assura qu'il avait un œil légèrement passé au beurre noir.

Une érosion des chairs à la tempe était masquée par deux emplâtres posés en croix.

Heureux de cette constatation il reprit d'un pas allégre sa marche vers le Petit Nord.

En tournant le coin de la rue Claude il resta bouche bée en apercevant la masse imposante de l'Hôtel de Ville, jamais il n'avait vu un aussi grand édifice pendant ses voyages ni à Sorel, ni dans aucun des villages de la rivière Chamblay.

Il leva les yeux vers le sommet du pavillon central et vit le drapeau à mi-mât à l'occasion de la mort du juge Johnson.

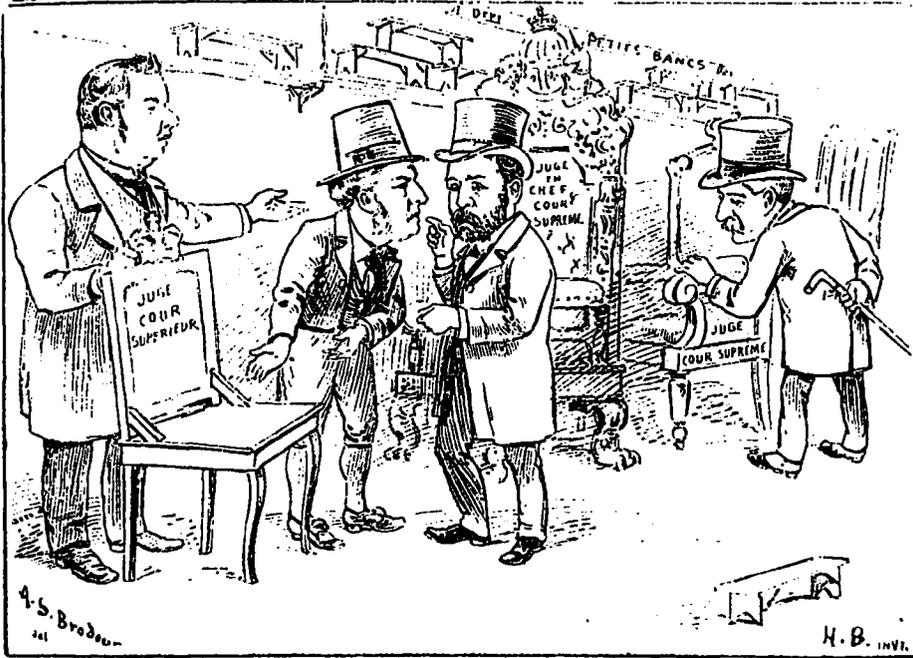
Il se dit à lui-même : Faut-il qu'ils soient paresseux les gens qui restent dans cette maison ! Ils n'ont pas le cœur de hisser leur pavillon jusqu'au haut du mât.

Il regarde ensuite l'horloge. Il était dix heures.

C'était le bon temps d'arriver, Cunégonde serait certainement à la maison. Il avait hâte de lui donner les détails de sa mésaventure.

Cinq minutes plus tard il était au foyer de sa famille.

Le père Thomas ronflait sur son grabat où il achevait sa première envée de la journée.



CHEZ LE MEUBLIER

THOMPSON.—Vous avez votre choix, Messieurs. Tous ces fauteuils sont à vendre excepté le plus grand que je me réserve.

CURRAN.—Tu sais, Hall, que c'est moi qui ai fait la première offre.

HALL.—Considère que ma demande est plus pressante que la tienne. Ne fais pas le mal à main. Donne-moi une chance aujourd'hui.

ANGERS.—M. Thompson, j'ai envie d'acheter ce beau fauteuil rembourré et sculpté, mais les moyens me manquent pour le quart-d'heure. Voulez-vous me le mettre de côté ?

Le petit Modeste était à son dixième voyage de charbon. Le gamin déployait une activité extraordinaire dans ses travaux. La grève des mineurs des Etats-Unis augmentait le prix du charbon d'une manière alarmante pour le public.

Modeste avait appris la nouvelle sur les quais et il s'était décidé à donner à ses opérations une impulsion des plus énergiques.

Cunégonde ne devait pas mendier pendant la journée, parce qu'elle avait réussi la veille à donner une double ration à son père.

Monto-Christin et sa cousine causèrent pendant quelques minutes sur les incidents de la veille.

Cunégonde offrit ensuite à son ami de le conduire au Champ-de-Mars où devait avoir lieu le concours des Cadets pour le drapeau du duc de Connaught.

L'habitant de la Petite Minerve accepta la proposition et voilà notre couple en route.

Monto-Christin tomba des nues lorsqu'il assista à un spectacle militaire. Les uniformes chamarrés d'or des officiers d'état-major, les bayonnettes étincelantes au soleil, les drapeaux de soie claquant dans la brise, les helmets blancs des policemen, les instruments de cuivre brillant des musiciens le ravirent en extase.

La parade finie il fut décidé entre les deux cousins qu'ils iraient au Parc Sohmer.

Il est vrai qu'ils n'avaient pas un son pour payer leur admission, mais il était facile de surmonter cet obstacle.

Monto-Christin entendrait dans la rue les accords mélodieux de l'orchestre.

A trois heures et quart Monto-Christin et sa cousine étaient rendus près du Parc Sohmer. Ils se tenaient sur la rue du Bord de l'Eau à l'encoignure de la rue Panet. Le bruit de l'orchestre arrivait jusqu'à eux. Ce qui les fit jubiler en véritables dilettanti.

Cher cousin ! s'exclama Cunégonde, tu es bien serpent.



—Je voudrais bien voir ce qui se passe là-dedans, dit Cunégonde, lorsque l'écho lui apporta les applaudissements étourdissants des spectateurs.

—Je t'y conduirai bien sûr, répondit Monto-Christin, lorsque j'aurai gagné quelques coppers. Je t'amènerai aussi au Parc Royal où c'est bien plus beau. Tiens, j'ai une idée. Aujourd'hui je te dirai ce qui peut s'y voir. Attends un peu. Reste tranquille en bas. Je vais grimper sur ce pôteau.

Il désignait un immense pôteau de la lumière électrique dont la cime dominait le pavillon du Parc.

À l'aide des crochets plantés dans le pôteau il monta à une hauteur d'environ cinquante pieds. De là son œil plongeait dans l'intérieur du Parc.

Après quelques secondes d'observation il fit de ses deux mains un porte-voix et cria à sa cousine le récit de ce qu'il voyait :

—Il y a du monde bien gros. Au fond il y a comme une espèce de grande coquille qui a bien cinquante pieds de haut. Devant je vois la bande. Il y a devant la bande un homme habillé en noir avec un tnyan blanc. Il tient un petit bâton à la main. Il se fait aller les bras comme si quelque chose le chatonnait. Lorsqu'il lève son bâton, la musique commence... Lorsqu'il l'étend au bout du bras, la musique s'arrête... Tiens il arrive une dame. Elle salue. Elle a un rouleau de papier à la main. Elle chante. Je ne sais pas au juste quoi. Je crois que c'est un cantique. Bon, la voilà qui se met à crier. Elle crie, elle crie. Le monde tape des mains. Plus ça tape des mains, plus elle crie fort. Je crois bien qu'elle va s'époitriner. Bon ! elle s'en va maintenant. Les gens tapent des mains encore plus fort. Elle revient, elle crie à s'époitriner. Elle va se casser quelque chose dans le gosier. On tape encore des mains, elle force toujours ses cris. Elle part, elle revient pour la troisième fois. C'est une nouvelle chanson ou un cantique. Bon, la voilà partie.



Tiens. Il arrive encore une femme. Elle joue de la trompette.

A présent c'est la bande qui joue. Il arrive un homme habillé en mardi-gras. Il fait une pirouette. Il saute. Il se plie le corps en deux. Il a la tête coucher sur les talons. Oh ! mon Dieu que c'est beau ! Oh ! je n'en puis plus. Ça me donne le vertige. Je descends.

Monto-Christin descend le pôteau et se rend tout haletant près de Cunégonde qui s'est vivement intéressée à son récit aérien.

Le couple, en se comptant fleurette, reprend la route du Petit Nord.

A suivre

AVIS aux lecteurs du "Canard" et à ceux qui voudront en profiter : Je donnerai un escompte à toute personne qui achètera un lot dans la nouvelle paroisse Ste-Elisabeth, St-Henri. J'ai 2.000 lots vacants à vendre à bas prix, sur les Rues Notre-Dame, Gareau, St-Antoine, chemin de la Cote St-Paul et autres. Venez le soir à 7 heures, chez L. F. LAROSE, agent d'immeubles, 3609 rue Notre-Dame, à St-Henri, aussi tous les jours sur le terrain.